Collaboration et fiction

Les intellectuels de droite pendant le Troisième Reich

Gérard Foussier*

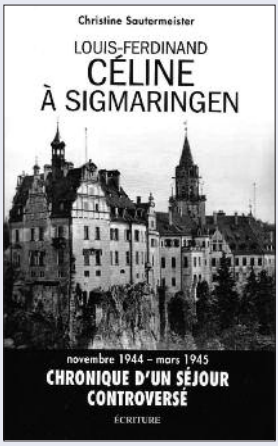
» Deux livres, parus pratiquement simultanément, mais indépendamment l'un de l'autre en France et en Allemagne, décrivent la position de quelques intellectuels de droite pendant l'Occupation et dans les derniers mois de la guerre à Sigmaringen.

Huit mois à peine – de novembre 1944 à mars 1945 – c'est le calendrier choisi par l'auteur pour sa *« chronique d'un séjour controversé »*, celui de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline à Sigmaringen, petite ville de Souabe où ont trouvé refuge les membres du gouvernement de Vichy et les plus fanatiques de la Collaboration avec le régime nazi, en sursis sur le chemin de la défaite au lendemain du Débarquement des Alliés en Normandie. Sebastian Liebold pour sa part concentre ses travaux sur six intellectuels de droite (André Germain, Alphonse de Châteaubriant et Bernard de Jouvenel pour la France, Friedrich Sieburg, Karl Epting et Johannes Stoye pour l'Allemagne) et sur leurs écrits publiés entre la prise du pouvoir par Hitler en 1933 et la débâcle de juin 1940. Six personnalités, oubliées pour la plupart, mais qui en leur temps ont influencé la société dans les deux pays par leur engagement au cœur de la dictature.

Le séjour de Sigmaringen n'est pas une révélation – Céline lui-même en a décrit les grandes lignes dans son roman *D'un château l'autre* paru en 1957. Christine Sautermeister, qui a consacré sa thèse de doctorat à la réception de Céline en Allemagne et qui est connue surtout pour ses écrits sur Céline, fait la part des choses dans ce livre passionnant, où le récit historique remet les événements en place face aux affabulations satiriques et provocations des *« intellectuels de la cinquième colonne »*. 1142 Français, passibles de la peine de mort pour intelligence avec l'ennemi, ont ainsi été hébergés à Sigmaringen, parmi lesquels Céline, célèbre auteur du roman *Voyage au bout de la nuit*, écrit au lendemain de la Première Guerre mondiale. Visé depuis 1942 par les Alliés, réfugié puis emprisonné au Danemark en 1945, il sera con-

Kollaboration und Fiktion

Zwei gleichzeitig aber unabhängig voneinander in Frankreich und Deutschland erschienene Bücher beschreiben die Haltung einiger deutscher und französischer Rechtsintellektueller während der Besatzung und in den letzten Kriegsmonaten in Sigmaringen: Christine Sautermeisters *Louis-Ferdinand Céline à Sigmaringen* und Sebastian Liebolds *Kollaboration des Geistes. Deutsche und französische Rechtsintellektuelle 1933–1940* (siehe Seite 47). Es geht u. a. um Louis-Ferdinand Céline (1894–1961), André Germain (1882–1971), Alphonse de Châteaubriant (1877–1951), Bernard de Jouvenel (1903–1987), Friedrich Sieburg (1893–1964), Karl Epting (1905–1979) und Johannes Stoye (1900–1948). Red.



* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (B.I.L.D.).

damné par contumace en février 1950 à un an d'emprisonnement.

Dans son roman de 1957, le Dr. Destouches, alias Céline, accumule les faits (*« faux pour la plupart »*, diront les historiens) pour décrire le château de Sigmaringen et livrer un plaidoyer en faveur de Vichy. En 1944, la ville et sa résidence des Hohenzollern sont déjà un lieu de refuge pour les populations allemandes qui craignent l'arrivée des troupes alliées et celles venues de villes bombardées (1 600 personnes en juin 1944).

Le 20 août 1944, Pétain a été contraint de quitter Vichy pour Belfort ; le 9 septembre, refusant de démissionner, le Maréchal se déclare prisonnier de guerre à Sigmaringen, véritable enclave française que rejoint Céline fin octobre en provenance de Berlin après un bref passage à Baden-Baden. Il avait alors l'espoir de gagner ensuite la Suisse pour y demander un visa pour le Danemark. En vain.

Dans son roman, Céline dramatise la situation en consacrant de longues pages aux bombardements alliés, alors que Sigmaringen n'a jamais été visé, contrairement à Ulm par exemple, où les Anglais *« ont concassé les décombres »* en lâchant à plusieurs reprises leurs bombes sur la ville. Plus qu'un récit historique, *D'un château l'autre* est une chronique personnelle, dans laquelle l'auteur prend quelques libertés avec la chronologie et n'hésite pas à « inventer » des anecdotes et des intrigues, épisodes que seule la forme du roman peut expliquer. Il se joue de la vérité jusqu'à écrire le nom de la petite ville avec un e (Siegmaringen, par analogie à *Sieg*, le mot allemand pour victoire), traduisant ainsi l'*« obsession des collaborateurs »*, écrit Christine Sautermeister. De même, il transforme le château (*Burg*) en un bourg, synonyme à ses yeux de *« décor d'opérette »*, qui sied bien aux formes théâtrales de l'architecture du château (*« formidable biscornu trompe-l'œil »*) et qui ne demande qu'à *« basculer à l'eau depuis 14 siècles »*, c'est-à-dire dans cette rivière naissante qu'est le Danube.

Céline décrit le château de manière assez désinvolte, en commençant par une *« galerie d'assassins et de diables »* (que le visiteur cherchera vainement) et en évoquant des labyrinthes, des escaliers de service et des chambres secrètes tout aussi imaginaires, qui font penser à un véritable traquenard permanent, dans lequel seraient dissimulés des cadavres de proie et *« l'or de la famille »* des Hohenzollern – *« 14 siècles d'oubliettes »*, écrit-il.

Les *« chevaliers pillards »* du Moyen Age deviennent chez Céline des *« gangsters du Troisième Reich »* qui reproduisent *« les privilèges de l'époque féodale »*. Dans son souci de conforter le *« cliché du nazi barbare, mais esthète »*, il exagère ses descriptions, mais n'excuse pas les crimes des maîtres des lieux, il se moque des intellectuels collabos qu'il qualifie d'*« adolfins »*.

Contrairement aux *« hébergés »* (Pétain et ses ministres), Céline n'est pas logé au château, mais il y avait un accès permanent. Il doit se contenter d'une chambre d'hôtel, réquisitionnée par l'ambassade allemande. Christine Sautermeister suit Céline pas à pas, de la gare à la Fürst-Wilhelm-Straße et compare les descriptions de l'écrivain à d'autres témoignages de cette époque et à la ville, telle qu'elle se présente aujourd'hui. Le pamphlétaire mêle sans cesse *« remarques à tendance négationniste et réécriture de l'Histoire »*, il conforte sa propre théorie, selon laquelle *« les collaborateurs seraient victimes à la fois des Français et des Allemands »*. Terre d'accueil, Sigmaringen devient vite territoire français, avec ministères, mairie et autres administrations – y compris les bureaux d'un journal français (*La France*) qui publie régulièrement une annonce de recrutement des Français d'Allemagne pour la *Wehrmacht*, et même une radio (*Radio Sigmar*) qui *« vitupère contre la prétendue prétention des juifs à l'hégémonie mondiale »*. La plupart des réfugiés (les *« repliés politiques »*) doivent se contenter de logements précaires chez l'habitant. Céline les décrit comme des « *trous* », des *« fossés »* et des *« crevasses »* qui constituaient, selon sa propre expression, le *« port des épaves d'Europe »*.

L'image du voisin

L'ouvrage de Sebastian Siebold permet de mieux cerner les milieux de droite en France et en Allemagne depuis l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir. Chaque présentation des six intellectuels qu'il a choisis suit une structure bien précise qui lui permet de résumer les influences biographiques de chacun, de mettre en valeur ce qui a pu jouer un

rôle sur leur pensée, d'analyser leurs œuvres et de passer en revue leur impact. Et ainsi de fournir d'importants éléments de réponse à deux questions essentielles : comment les Allemands voyaient-ils, entre 1933 et 1940, la France et sa démocratie ? Comment les Français voyaient-ils l'Allemagne sous la dictature ?

Pour ce qui est de l'image de la France transportée par les trois intellectuels allemands, on retiendra l'influence de la presse et du travail journalistique sur l'opinion publique. Tous les trois souhaitaient convaincre la France sur les avantages d'un Etat autoritaire, pas militairement, mais culturellement. L'Allemagne est présentée comme un système politique stable que les autres Etats devraient imiter. Les trois intellectuels français quant à eux livrent le portrait positif d'une Allemagne national-socialiste pacifique, victime des accords de Versailles et présentée comme modèle pour l'Europe. Ignorant les aspects du racisme extrême, ils misent sur une lutte contre le bolchévisme. Jouvenel et Germain vont jusqu'à comparer Hitler à Napoléon, de Châteaubriant compare même le *Führer* à Dieu.

Sebastian Liebold constate que les six intellectuels qu'il a sélectionnés pour son travail ont en commun d'avoir livré à leurs concitoyens des thèses parfois surprenantes sur le voisin pour une meilleure compréhension du *« couple franco-allemand »*, des textes empreints de sympathie pour la culture de l'autre. Les différences tenaient essentiellement au fait qu'en France une liberté de presse contrastait avec le conformisme imposé en Allemagne. Les analyses françaises sur l'Allemagne pendant la République de Weimar obéissaient, selon l'auteur, à une certaine simplification (admiration qui disparaîtra ensuite), alors que les ouvrages allemands sur la France relèveront les différentes faiblesses de la Troisième République. Les auteurs allemands donnent l'impression de porter des jugements plus neutres et objectifs, car il est plus facile de débattre sur une démocratie, dans laquelle aucune idéologie ne limite la discussion à un choix de réponses *« entre noir et blanc »*, alors que pour les auteurs français apparaissent comme *« aveuglés »* par le caractère fermé du système politique national-socialiste. Au manque de descriptions neutres s'ajoute par ailleurs la sympathie des trois intellectuels français pour le principe autoritaire.

Pour ce qui est de Céline, Christine Sautermeister relève qu'il n'a jamais écrit dans *La France* et que ce journal de Sigmaringen n'a jamais cité le nom de l'écrivain qui dans son refuge doutait de la victoire finale des Allemands, victoire que les collaborateurs considéraient comme une condition d'un retour en France. Dans son roman, Céline cite à trois reprises le journal, mais pas dans des termes flatteurs. Il raille le concept d'*« Europe nouvelle »*, chère à Pétain et préfère même se moquer de cette *« Vrounze nouvelle »* sous occupation allemande. Il réfute l'idée (l'idéologie ?) d'une amitié franco-allemande, telle qu'elle est vantée avec enthousiasme par l'ambassadeur du Reich à Paris, Otto Abetz (qui imposa d'ailleurs Sigmaringen comme enclave française). Provocateur jusqu'à l'extrême, il affirme vouloir faire une demande en tant que *« résistant de Siegmaringen »* pour fonder une *Société des Amis du Père-Lachaise*. Dans son roman, Céline ne décrit pas seulement la vie dans la localité souabe, il s'en prend aussi aux dénonciateurs, à ces collaborationnistes qui *« tourmentés par leur mauvaise conscience, s'épient, se jalousent et cherchent à se nuire »*, comme le résume l'historienne dans son ouvrage. Les Allemands représentent, note-t-elle, *« un monde à part »*, dans lequel Céline relève sans cesse leur haine envers les réfugiés, qui, honnis de France pour faits de collaboration, *« se trouvent donc haïs de ceux qui devraient les aimer et les protéger »*. En fait, écrit Christine Sautermeister, *« les Allemands avaient autre chose à faire qu'à chouchouter ce millier de traîtres et de pique-assiettes encombrants et compromettants »*. Et l'image que donne Céline des Allemands reste peu flatteuse : ils y sont représentés comme brutaux et revanchards, en tout cas conformes *« au souvenir personnel de son séjour en Allemagne, lorsqu'il était enfant »*.

A la recherche de documents historiques, l'auteur de cette chronique cite le commandant Charles Vallin, arrivé avec ses troupes le 21 avril 1945 à Sigmaringen et découvrant dans l'un des hôtels de la petite ville une note dans le Livre d'or, signée en septembre 1944 par Pierre Laval, ancien chef du gouvernement de Vichy : *« Sigmaringen est très joli, mais je préfère Chateldon, ne m'en voulez pas »*.

Six intellectuels de droite

André Germain (1882-1971), marié à la fille d'Alphonse Daudet en 1906, a fait connaissance de l'Allemagne en Bavière et dans les salons berlinois des années 20. Lors de son séjour à l'université de Francfort en 1935, il croyait à la devise *« plus jamais de guerre »*. Sensible à *« l'esthétique nazie »* après une phase de méfiance, il espérait de meilleures relations entre la France et l'Allemagne, mais faisait la différence entre collaboration intellectuelle et collaboration politique. Germain exprimait ses sympathies pour le pacifisme et l'antisémitisme.

Alphonse de Châteaubriant (1877-1951) considérait l'Allemagne comme une démocratie (par rapport à la dictature stalinienne). Il soulignait que Hitler avait été élu par le peuple, alors que Staline était arrivé au pouvoir par la violence. Il critiquait *« la dictature de la majorité »* en France. Ses voyages en Allemagne manquaient d'observations critiques. Il justifia en 1940 ses propos tenus en 1937 sur un régime nazi *« pacifique »*.

Bernard de Jouvenel (1903-1987), écrivain et journaliste, estimait que la France n'avait pas su instaurer un régime autoritaire en 1919 et accordait le droit à l'Allemagne de *« combler cette lacune »*. Il écrira en 1932 que *« pour un régime qui ne s'appuie sur aucune mystique, il est grave de n'avoir pas su donner à son pays la prospérité matérielle, on le pardonnerait à une dictature socialiste, à une dictature fasciste, mais pas au régime de Weimar, pas à cette conjugaison de professeurs et de banquiers »*.

Friedrich Sieburg (1893-1964), peut-être le plus connu des six (pour son livre *Dieu est-il français ?*, publié en France en 1930), a poursuivi sa collaboration intellectuelle, commencée comme journaliste en France dans un cadre institutionnel aux Affaires étrangères en Allemagne en 1939. Jusqu'en 1934, il ne cachera pas ses sympathies pour Hitler, mais fera preuve d'une plus grande discrétion pendant l'Occupation.

Karl Epting (1905-1979), romaniste, critiquait sévèrement les principes libéraux de la civilisation, il parlait de la débâcle intellectuelle de la France avant celle, militaire, de 1940. Ses contributions dans les années 50 et 60 étaient lues dans les milieux conservateurs. Il avait qualifié les électeurs du Front populaire de communistes qui *« cherchaient un Lénine français »* et la Société des Nations d'outil des *« vainqueurs de Versailles »*. Il s'est engagé en faveur d'échanges franco-allemands sous influence nazie, il dirigea le bureau de Paris de l'Office allemand d'Echanges universitaires (DAAD) en 1934, avant de gagner Berlin en 1939, où il adhère au parti nazi (NSDAP) l'année suivante.

Johannes Stoye (1900-1948), juriste et journaliste économique, était hostile au monde occidental et à l'islam. Devenu membre du NSDAP après une phase d'incertitude de 1931 à 1933, il se consacrera à la géopolitique, son principal centre d'intérêt et définira une France *« entre crainte et espoir »*. Il se présentera après la guerre comme un écrivain de la géographie politique et de la psychologie économique.

Si de Châteaubriant a qualifié le national-socialisme de démocratie et estimé qu'il présentait *« les éléments forts de l'aristocratie »*, Jouvenel a relevé en 1932 deux facettes du nazisme naissant : *« D'une part, l'Allemagne est le pays des grandes casernes industrielles, de* Metropolis*, mais, d'autre part, elle est le pays des* Wandervögel*, des jeunes gens qui s'en vont sur les routes, sac au dos, et couchent dans les foins. Les nazis ont su capter à leur profit ce qu'on a appelé* 'l'esprit boy scout de l'Allemagne'. *Beaucoup d'intellectuels allemands prisent fort la candide ardeur et l'heureuse naïveté de cette jeunesse »*.

Christine Sautermeister, *Louis-Ferdinand Céline à Sigmaringen.* Ecriture, Paris, 2013, 360 pages.

Sebastian Liebold, *Kollaboration des Geistes. Deutsche und französische Rechtsintellektuelle 1933–1940.* Duncker Humblot, Berlin, 2013, 352 pages.